

1228

pas à Reinack

A Monsieur Pottier
Hommage de l'auteur

V. Loret

FOUILLES

DANS LA

NÉCROPOLE MEMPHITE

(1897-1899)

PAR

VICTOR LORET

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

Communication faite à l'Institut égyptien dans la séance du 5 mai 1899

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1899

Bibliothèque Maison de l'Orient



150664

FOUILLES

DANS LA

NÉCROPOLE MEMPHITE

(1897-1899)

Les travaux que j'ai entrepris dans la nécropole de Saqqarah sont des travaux de longue haleine. Commencés vers l'époque de mon arrivée en Égypte, en 1897, ils sont loin, aujourd'hui, de pouvoir être considérés comme terminés. Néanmoins, ils ont déjà fourni à la science de nombreux et importants résultats et le moment me paraît venu de faire un premier résumé de ces recherches.

Je dois, tout d'abord, dire un mot du point de vue auquel je me suis placé pour la direction à donner aux fouilles exécutées dans la nécropole memphite. Il m'a semblé qu'au lieu d'agir comme on l'avait fait jusqu'ici à Saqqarah, et comme on le fait souvent dans d'autres localités, c'est-à-dire au lieu de butiner çà et là, au hasard de la rencontre, il était infiniment plus méthodique de choisir un terrain et d'explorer à fond ce terrain, jusqu'au sol antique, puis d'étendre peu à peu les investigations sur la périphérie de ce terrain, et de continuer ainsi jusqu'à cessation de toute trace de travail antique.

Comprises de la sorte, les fouilles de Saqqarah, formant tache d'huile, peuvent mener un jour, — ce n'est qu'une question de temps et d'argent, — à la connaissance complète de la nécropole de Memphis. Elles présentent en tout cas l'avantage d'amener le déblaiement total d'un terrain plus ou moins vaste, sur lequel il n'y aura plus à revenir par la suite.

En pratiquant comme j'avais décidé de le faire, toute partie de la nécropole pouvait m'être bonne, attendu qu'un terrain déblayé à fond, fût-il riche ou fût-il pauvre, n'en est pas moins, scientifiquement, un terrain entièrement étudié, un terrain épuisé, qui a donné tout ce qu'il était à même de donner, et qu'on peut rayer définitivement de la liste des régions à explorer. Aussi, si j'ai choisi, comme champ d'étude, un territoire ayant comme centre la pyramide de Têti, ce n'est pas que j'espérais être plus heureux avec Têti qu'avec Ounas ou qu'avec tout autre roi; j'ai simplement jeté mon dévolu sur un terrain qui n'est pas trop éloigné de la maison de Mariette et qui présente l'avantage de n'avoir été que très peu fouillé, et toujours avantageusement, comme en témoignent les mastabas de *Merâ* et de *Qa-qem-nâ* qu'y a découverts M. de Morgan.

De plus, situé sur la lisière du plateau, à l'endroit où ce plateau dessine un coude, il pourrait être au bout d'un certain temps circonscrit sur deux de ses côtés.

J'ai trouvé à Saqqarah, pour collaborer à mes recherches, l'homme qui certes connaît le mieux toute la région. Je veux parler du vieux Raïs Roubi qui, attaché au Service des antiquités depuis les débuts de Mariette, n'a peut-être pas passé un seul jour de sa longue existence sans acquérir quelque notion nouvelle sur les antiquités de la nécropole memphite, où il est né, et qui lui est chère. Son expérience du terrain et son étonnante mémoire m'ont souvent été d'un concours précieux et ce m'est un devoir agréable de lui rendre entière justice.

Ce fut le 15 août 1897 que, me rendant pour la première fois à Saqqarah, je fis connaissance avec mon champ de fouilles. Les travaux de sondage, dirigés jusque là par le Raïs Roubi, avaient fait découvrir en deux points situés à 80 mètres environ l'un de l'autre, au nord de la pyramide de Têti: 1° une grande salle de mastaba de la VI^e dynastie, sur les six piliers de laquelle était représenté un personnage nommé *Râ-noufir-sim*, autrement dit *Scheschâ*; 2° une porte en granit rose au nom de la royale mère, la royale épouse *Apou-it*. Nous nous trouvions donc en présence de deux mastabas: l'un appartenant à un simple particulier, dont la femme, pourtant, avait quelque attache royale (*souten rekh-it*);

l'autre appartenant à une reine, probablement apparentée au roi Téli.

Je fis abandonner provisoirement le mastaba de la reine et je dirigeai le travail de façon à me rendre compte de la situation du tombeau de *Râ-noufir-sim* par rapport aux tombeaux qui pouvaient l'avoisiner. Il était nécessaire, avant tout, d'en trouver la porte d'entrée, car le sondage nous avait menés juste au milieu de la grande salle, dont le plafond n'existait plus.

Du 15 août au 2 septembre 1897, on travailla autour de la grande salle. Quand je retournai à Saqqarah, on avait enfin déterminé trois des côtés du mastaba. Le côté sud donnait sur une rue, le côté est, où s'ouvrait la porte, donnait également sur une rue, et le côté nord était mitoyen avec un autre mastaba. Dès lors, l'orientation à donner aux travaux devenait précise. Le mastaba de *Râ-noufir-sim* étant situé à l'angle de deux rues, il ne s'agissait que de suivre la rue sur laquelle s'ouvrait la porte de la tombe, d'autant plus que, justement, cette rue nous rapprochait tant soit peu du mastaba de la reine.

A peine eut-on déblayé, dans la rue, un mètre à droite de la porte que l'on fut arrêté par un puits maçonné d'époque postérieure au mastaba, lequel barrait le passage et s'élevait à plusieurs mètres au-dessus du sol antique. Ne voulant pas faire détruire le puits, je me décidai à retrouver la rue un peu plus loin, en la cherchant devant le second mastaba, situé au nord du premier.

Mais une nouvelle difficulté se présenta. En faisant déblayer le terrain entre le premier et le second mastaba, nous rencontrâmes, édifié à moitié sur le premier mastaba et à moitié sur la rue, qui à cette époque se trouvait surélevée de plusieurs mètres au-dessus du sol antique, un tombeau datant de la fin de la XVIII^e dynastie ou du commencement de la période ramesside. Il fallut respecter ce nouveau tombeau, du reste presque entièrement ruiné, et se résigner à ne retrouver le sol antique que plus loin. On le retrouva en face de la porte du second mastaba et, comme on le verra par la suite, on put suivre la rue jusqu'au bout sans rencontrer de nouvelles causes d'interruption.

Il importe de faire observer dès maintenant, pour la clarté de cet exposé, que la partie de la nécropole où je travaillais avait

été utilisée plusieurs fois par les Égyptiens. C'est sous la VI^e dynastie que semble avoir été fondé ce quartier funéraire, bien qu'on y trouve quelquefois, noyés dans la maçonnerie des constructions, des fragments de pierres sculptées provenant de tombes beaucoup plus anciennes. Pendant des siècles, le sable s'accumula peu à peu sur les édifices qui s'effondrèrent parfois sous le poids; les rues furent insensiblement obstruées, ensablées jusqu'au faite des mastabas, et, vers la fin de la XVIII^e dynastie, cette partie de la nécropole ne présentait plus que l'aspect d'une vaste plaine de sable, où rien ne révélait l'existence de tombes anciennes. On y établit alors un nouveau cimetière, où l'on enterra jusqu'au milieu de la XIX^e dynastie.

Tant qu'il ne s'agissait que d'édifier les tombes, tout allait bien; on trouvait un sol dur, résistant, soutenu qu'il était par les ruines des anciens mastabas. Mais quand on en arrivait au moment de creuser les puits, on finissait vite par rencontrer, soit le vide d'une salle, soit la maçonnerie d'un mur, soit même parfois un puits d'Ancien Empire. Aussi, tous les mastabas de la nécropole primitive sont-ils percés de part en part par les puits de la seconde nécropole. Il arrive même que des salles du temps de Téli ou de Pépi ont été utilisées comme caveaux; c'est ainsi que j'ai trouvé, dans une des chambres du mastaba de la reine *Apou-it*, un cercueil confortablement installé, renfermant un personnage armé d'un poignard gravé au nom d'un roi hyqsos inconnu jusqu'ici.

Mais là ne s'arrête pas l'histoire de ce coin de cimetière. Le sable est entêté à Saqqarah, et bientôt la seconde nécropole eut le sort de la première. Tout fut enseveli à nouveau, et, au temps des dernières dynasties, une nouvelle plaine s'offrait à de nouvelles sépultures, à sept ou à huit mètres au-dessus du sol antique.

Cette dernière nécropole, heureusement, ne fut pas aussi destructrice pour celle qui l'avait précédée, que la nécropole des Aménophis et des Ramsés l'avait été pour celle de la VI^e dynastie.

Les tombes des dernières époques ne sont, d'ordinaire, que des trous creusés peu profondément dans le sable; quelquefois, ces fosses sont protégées contre le sable par des pierres grossièrement empilées en guise de parois; dans un cas seulement, un grand caveau voûté, rempli de momies d'époque gréco-romaine, a comme

dallage toute une assise d'une pyramide inattendue. Ce caveau d'ailleurs, a rencontré un puits ramesside, lequel avait à son tour rencontré un puits de la VI^e dynastie.

Pendant les deux mille ans qui nous séparent de cette dernière nécropole, le sable a continué son œuvre, de sorte que souvent ce sont dix et douze mètres de sable qu'il nous a fallu enlever avant de rencontrer le terrain primitif.

Revenant à la rue *Râ-noufir-sim*, — on peut dès maintenant la baptiser ainsi, — je rappelle que c'est devant la porte du second mastaba que je la retrouvai pour ne plus la quitter. Les constructeurs du second mastaba avaient utilisé le mur extérieur du premier comme mur mitoyen et en avaient fait le fond d'une salle à six piliers, ornée d'une stèle. Mais ce n'était là qu'une sorte de sépulture secondaire, destinée au fils du défunt. Une nouvelle salle à cinq piliers, et cinq chambres, dont une avait renfermé une seconde stèle, aujourd'hui disparue, portaient le nom du vrai maître de la tombe, qui se nommait *Her-ânkh-mâ*, autrement dit *Sesâ*. C'est lui, du reste, qui est représenté, de chaque côté de la porte, sur la paroi donnant dans la rue.

Jusqu'au 6 octobre 1897, on travailla à déblayer entièrement les deux premiers mastabas et l'on s'aperçut qu'une troisième tombe faisait suite à la seconde. Pour hâter le travail, je fis, en même temps qu'on travaillait dans la rue *Râ-noufir-sim*, désensabler complètement le mastaba de la reine *Apou-it*.

Du 26 décembre 1897 au 4 janvier 1898, j'allai habiter Saqqarah, car les travaux, auxquels je n'employais que très peu d'ouvriers quand je ne pouvais les diriger en personne, étaient menés très activement lorsque je me trouvais sur les lieux.

Le mastaba de la reine, comme on l'a vu, s'ouvrait par une porte en granit rose, dont les deux montants étaient en place et dont le linteau était tombé sur le sol. Cette porte est placée au sud du mastaba et, en prolongeant par la pensée cette paroi extérieure du mastaba vers l'ouest, on tombe perpendiculairement, à une distance d'environ cinquante mètres de la porte, dans la rue *Râ-noufir-sim*. Tout faisait donc supposer que nous allions pouvoir dégager deux rues formant un angle droit, la rue *Râ-noufir-sim* et la rue de la reine *Apou-it*. Nous verrons plus loin qu'il n'en a pas été tout-à-fait ainsi.

Le mastaba de la reine est fort grand. Il mesure 16 m. sur 28, soit 448 mètres carrés, ce qui, en prenant comme moyenne une distance de 10 mètres entre le sol moderne et le sol antique, représente près de 4500 mètres cubes de sable qu'il a fallu enlever. Ce mastaba se compose de huit salles, dont une renferme trois grandes niches alignées, séparées par des bas-reliefs représentant la reine debout. Dans une autre, on remarque une table d'offrande en granit rose sur laquelle on lit, à côté du nom de la reine, le nom du roi Pépi. Il s'agit de Pépi I, comme l'a prouvé un fragment d'inscription trouvé dans une autre salle et portant le prénom *Râ-meri*.

Lorsque je quittai Memphis pour gagner la Haute-Égypte, le 4 janvier 1898, les deux mastabas et le tombeau de la reine étaient entièrement dégagés. On cessa les fouilles pendant quelque temps, tandis que je travaillais à Bibân-el-Molouk, et on ne les reprit qu'à mon retour, en mai, pour les continuer jusqu'à la fin de juin.

C'est à cette époque que le mastaba n° 3 fut entièrement dégagé. Il appartient à *Plah-noufir-sim*, autrement dit *Scheshà*, dont l'épouse est qualifiée « fille royale ». Bien que beaucoup plus petit que les deux premiers, ce mastaba présente un grand intérêt à cause de la forme spéciale qui a été donnée à la stèle. De chaque côté de la porte qui occupe le centre de la stèle, le défunt est représenté debout, en haut-relief. Au-dessus de la porte, dans une niche quadrangulaire, est sculpté, également en haut-relief, le buste du défunt, la tête rasée et le corps dépourvu de vêtements. C'est là, à part un autre cas bien plus récent qui m'a été signalé, le seul exemple connu, chez les anciens Égyptiens, d'une représentation de buste. Il semble qu'on ait voulu figurer le défunt au moment où, le corps presque entièrement engagé dans la montagne de l'autre monde, il jette un dernier regard sur sa terre natale avant de la quitter pour toujours. Il y a là une idée analogue à celle qui a fait représenter la Vache de l'occident, le corps disparaissant dans la montagne où se couche le soleil, la tête et le poitrail seuls encore visibles. J'ai rencontré l'an dernier, dans le tombeau d'Aménophis II, la tête de cette même vache mythique, sculptée en bois, de grandeur naturelle, et cette tête très vraisemblablement devait être fixée contre quelque paroi du tombeau, comme si elle

sortait de la montagne. Enterrée qu'elle était en partie au sommet d'un monticule de décombres, j'ai cru un instant qu'elle faisait partie d'un animal entier dont le corps était caché.

Quoi qu'il en soit, l'idée qui semble avoir présidé à l'exécution du buste de *Ptah-noufir-sim* peut intéresser ceux qui étudient l'origine du portrait sculpté en buste.

Pendant quelques mois, les vacances interrompirent le travail, qui reprit en octobre. On travailla alors dans la rue, en longeant les murs extérieurs des mastabas. Trois mastabas s'alignaient déjà, formant le côté ouest de la rue. Un quatrième fut bientôt trouvé, faisant suite aux trois autres.

On remarquera que, se dirigeant du sud au nord, la rue s'éloignait de plus en plus de la pyramide de Téli. Or, une remarque à faire, c'est que, plus les mastabas s'éloignaient de la pyramide, plus ils étaient petits, et moins les matériaux employés étaient riches. Il faut en conclure que les gens étaient enterrés d'autant plus près de la pyramide royale qu'ils avaient rempli durant leur vie des fonctions plus élevées. D'abord les mastabas sont en beau calcaire blanc de Tourah, et le calcaire de Saqqarah, plus grossier et de teinte violacée, n'y entre que par exception. Puis le calcaire de Saqqarah entre en plus grande abondance dans la construction. Enfin, le quatrième mastaba est en briques, et, seules, la porte et la stèle sont en calcaire.

Cette quatrième tombe appartient à un nommé *Ka-pâr*. La stèle est de mauvais travail, mais une grande salle, devant la porte, offre un exemple intéressant de plafond voûté en briques. Cette tombe est d'ailleurs presque dénuée d'intérêt artistique. A part la stèle et l'encadrement de la porte d'entrée, on n'y trouve aucune sculpture. Les six chambres sont simplement crépices à la chaux et badigeonnées de couleur blanche.

Nous étions arrivés, le 11 octobre 1898, un peu avant la porte du quatrième mastaba, à 70 mètres de l'angle de la rue *Râ-noufir-sim*. Or, en prolongeant en idée la paroi antérieure du mastaba de la reine *Apou-it* jusqu'à cette rue, la ligne ainsi obtenue eut rencontré la rue à 65 mètres seulement de l'angle sud. Il y avait donc une question de tracé à déterminer. Pour y arriver, je fis débayer la rue sur toute sa largeur, qui fut trouvée de 2^m,56. On

rencontra, sur le sol de la rue, les ouvertures d'une cinquantaine de puits, si pressés les uns contre les autres, qu'il ne restait souvent entre eux qu'un espace de dix ou quinze centimètres. Ces puits, partant directement du sol antique, étaient certainement contemporains des mastabas. Peut-être servirent-ils de sépultures aux serviteurs des personnages dont les quatre tombes s'ouvraient sur la rue.

De l'autre côté de la rue, je comptais trouver les parois postérieures de plusieurs mastabas (je ne m'attendais pas à en trouver les ouvertures, car les portes des tombes de l'Ancien Empire ne sont jamais, ou presque jamais, tournées vers l'ouest). Au lieu de plusieurs mastabas, je n'en trouvai qu'un seul, dont trois ou quatre assises de belles pierres étaient encore conservées. On finit par atteindre l'angle nord-ouest de ce nouveau mastaba et l'on constata qu'il s'étendait le long de toute la rue, sur une longueur d'au moins quarante-cinq mètres. Nous verrons plus loin que la largeur de ce mastaba est de 36^m,15, ce qui lui donne la dimension énorme, et jusqu'ici jamais rencontrée, de plus de 1600 mètres carrés.

En déblayant le quatrième mastaba jusqu'à son extrémité nord, on rencontra un mur barrant la rue. Il devenait donc évident que la rue tournait à droite vers l'est, bordée du côté nord par ce nouveau mur, et du côté sud par le mur nord du grand mastaba nouveau.

Le 10 novembre 1898, on avait déjà déblayé près de quatorze mètres de cette nouvelle rue, qui se trouvait être large de 4^m,66, sans rencontrer encore l'angle nord-est du grand mastaba.

Le 20 novembre, un mur perpendiculaire barra la nouvelle rue, à une distance de 16^m,65 de son extrémité. Ce mur, partant du nord, n'allait pas jusqu'au grand mastaba, mais s'arrêtait à 1 m. de la paroi, laissant une sorte de couloir. En faisant dégager ce mur, on s'aperçut qu'il formait un talus très fortement incliné. Dessinant un angle droit à une distance d'un mètre du grand mastaba, le mur longeait ensuite ce mastaba dans la direction ouest-est et présentait la même inclinaison en talus. Nous nous trouvions en présence d'une pyramide que l'on n'eut jamais soupçonnée sous le sable, et qui vient s'ajouter aux pyramides déjà nombreuses de Saqqarah. Près de l'angle de cette pyramide, on

trouva sur le sol un petit fragment de porcelaine verte, portant le prénom de Pépi I (E. 33036). Le couloir d'un mètre qui prolongeait la rue entre la pyramide et le grand mastaba fut rapidement déblayé. Il mesurait 19^m,50, et, chose inattendue, se terminait en impasse.

Les données d'un piquant problème se présentèrent alors. A gauche, nous avions un nouvel angle de la pyramide; à droite, l'angle nord-est du grand mastaba; en face, un mur qui n'était autre que le mur ouest du mastaba de la reine *Apou-ît*. En examinant de près ce mur, je constatai bientôt qu'il était uniquement constitué par une porte murée, large de près d'un mètre. Le mastaba d'*Apou-ît* avait donc eu, à l'origine, une porte donnant dans l'étroite ruelle. D'autre part, le grand mastaba longeait sur son côté est, sans la moindre séparation, le mur ouest du mastaba d'*Apou-ît*. De même, la paroi est de la pyramide longeait, de l'autre côté de la porte, le même mur d'*Apou-ît*. Et, non seulement la pyramide longeait le tombeau d'*Apou-ît*, mais je fus bientôt certain qu'elle faisait corps avec lui, un grand nombre de pierres étant communes à la tombe et à la pyramide.

Le problème était curieux à plus d'un titre. Aussi, le 29 novembre 1898, allai-je m'installer à Saqqarah, où je restai jusqu'au 12 février 1899. Je divisai les ouvriers en deux chantiers. Les uns eurent pour mission de dégager complètement la pyramide en la contournant sur toutes ses faces; les autres furent chargés de déblayer le mur extérieur du mastaba d'*Apou-ît* en se dirigeant vers l'ouest de la porte, c'est-à-dire vers le grand mastaba.

Le travail autour de la pyramide dura longtemps. Sans insister sur les détails, je dirai seulement que, le 23 décembre, on parvint à l'axe nord de la pyramide. Là, on découvrit un monument bien inattendu. Sur un socle de calcaire, adossé au centre de cette paroi de la pyramide, se trouvait une stèle quadrangulaire en granit rose, haute de 1 mètre et large de 0^m,70. Sur cette stèle étaient répétés, cinq ou six fois, les titres et le nom de la reine *Apou-ît*, qualifiée « fille royale, épouse royale, et mère royale ». La conclusion de cette découverte fut celle-ci : ce que j'avais pris pour le mastaba d'*Apou-ît* n'était pas une tombe. La tombe de la reine était la pyramide, et le prétendu mastaba était un temple funé-

raire adossé à l'orient de la pyramide. De plus, on retrouva, à cinq ou six mètres au nord de la stèle, un mur d'enceinte qui devait envelopper le tout. C'est donc là, et le fait est d'une très grande importance archéologique, le premier spécimen connu d'un édifice funéraire complet de l'Ancien Empire, avec sa pyramide, sa stèle extérieure sur la pyramide, son temple et son mur d'enceinte. J'ajouterai que j'ai fait, jusqu'au 12 février 1899, jour de mon départ pour la Haute-Égypte, de vains efforts pour découvrir l'entrée de la pyramide.

Dans la rue de la reine *Apou-ît*, on arriva bientôt au mur est du grand mastaba. On suivit alors ce mur, en prenant la direction sud, afin de trouver la porte du tombeau. Cette porte fut atteinte le 5 décembre 1898, à 21^m,50 de l'angle formé par les deux édifices. Les montants et le linteau avaient disparu, mais il restait le seuil, formé d'une dalle de granit rose. On pénétra à l'intérieur et le travail fut pénible, car, à chaque instant, on rencontrait soit des puits de la XVIII^e-XIX^e dynastie, soit même des tombes complètes de la même époque. Enfin, le 28 décembre, on dégagèa une salle qui, semblable à l'une des salles du temple funéraire d'*Apou-ît*, était décorée de trois niches séparées par des bas-reliefs. Là devait enfin se trouver le nom du possesseur de cet immense mastaba. Ce possesseur, figuré en relief et accompagné de légendes, était une femme, une reine, l'épouse royale *Khou-ât*. Devant elle se trouvait un nom de bannière, cassé malheureusement. Mais j'eus la chance d'en retrouver dans les décombres le morceau manquant et d'y reconnaître la bannière du roi Têti, *S-hotep-la-oui*. Il y a donc beaucoup de chance pour que cette reine soit la femme du roi Têti.

Heureux d'avoir enfin trouvé le nom de la reine à qui appartenait le grand mastaba, et ne pouvant songer à faire désensabler pour l'instant le monument entier, je passai mes dernières semaines de séjour à Saqqarah à rechercher l'entrée de la pyramide d'*Apou-ît*, mais sans succès, comme on l'a vu plus haut.

Tel est, dans ses grandes lignes, le résultat des travaux commencés il y a près de deux ans à Saqqarah, au nord de la pyramide de Têti, et interrompus il y a deux mois.

Il me reste à parler maintenant: 1^o des tombes postérieures à l'Ancien Empire, découvertes au-dessus des mastabas, et même

au-dessus de la pyramide, dont il ne reste plus que les huit assises inférieures; 2° des puits rencontrés un peu partout, et dont j'ai fait ouvrir quelques-uns; 3° des objets rencontrés çà et là au cours des fouilles.

Les tombes de la XVIII^e-XIX^e dynastie sont au nombre de six. La première est celle qui, placée au-dessus du mastaba n° 1 de *Rá-noufir-sim*, nous boucha la rue dès le début des fouilles. De cette tombe, il ne reste plus que des fragments de bas-reliefs sur lesquels je n'ai pas retrouvé le nom du défunt. D'ailleurs, elle n'a pas été déblayée en entier, car elle se continue, après avoir traversé la rue, au-dessus de la partie occidentale du mastaba de la reine *Khou-ât*.

La deuxième tombe, placée au-dessus de l'extrémité nord du mastaba n° 4, semble dater de la fin de la XVIII^e dynastie, ou peut-être du règne de Sêti I. Elle est au nom du chef des graveurs et des orfèvres du roi, *Amen-m-ân-ît*. Un portique de six jolies colonnes la précède, quatre sur le devant et deux en arrière. Entre ces deux dernières colonnes, un beau et grand groupe de calcaire, encore à sa place antique, représente le défunt assis à côté de sa femme. Derrière, s'ouvrent trois salles, encore ensablées.

La troisième tombe couvre en partie l'angle nord-ouest de la pyramide. La porte est en calcaire et les murs en briques. Elle est au nom du scribe royal, attaché à la demeure de Ptah, *Pa-n-Anou*. Le fond n'a pas été déblayé.

La quatrième, occupant l'angle sud-est de la pyramide, est au nom du scribe de la maison des vivres, *Djaiï*. Il n'en reste que deux salles, dont l'une est ornée d'une belle et grande stèle en calcaire, gravée et peinte.

La cinquième, dont il reste deux salles, est certes la plus intéressante de la série. Elle est située moitié sur le temple funèbre de la reine *Apou-ît*, moitié sur le mastaba de la reine *Khou-ât*. Elle appartient au scribe du trésor de Ptah, *Mès*.

L'une des salles, la plus grande, est décorée d'une longue inscription contenant le récit d'un procès qui, commencé sous le règne d'Ahmès I, et repris de plus belle sous le roi Hor-em-heb, ne se termina que sous Ramsès II. Il y est fait une curieuse mention d'Aménophis IV, sous la désignation de « le vaincu de *Khou-ît* »

Aten (Tell-el-Amarna) ». Ce procès, qui dura plusieurs siècles, avait comme point de départ la découverte faite, probablement du côté de Héliouan, d'une source qui fut nommée l'Oasis de *Nischà*.

A qui appartenait la source? Personne ne fut d'accord à ce sujet durant toute la XVIII^e dynastie. J'aime à penser qu'elle finit par revenir, sous la XIX^e dynastie, au possesseur de la tombe, *Mès*, lequel, pour célébrer cette heureuse issue d'une contestation dont la durée nous étonne, éleva dans l'oasis un monument au dieu Amon (on sait qu'Amon était, de droit, dieu de toute oasis). L'image de ce monument a été gravée sur une paroi de la tombe. C'est un socle à encorbellement supportant un sphinx à tête de bélier, lequel est nommé Amon de l'Oasis de *Nischà*. J'espère pouvoir faire bientôt paraître, dans les *Annales du Service des Antiquités*, cette longue et importante inscription.

La sixième tombe, la plus élégante de toutes, est située au-dessus du mastaba de la reine *Khou-ât*. Elle est presque entièrement ensablée et je n'ai pu savoir encore le nom de son propriétaire.

Les puits rencontrés dans l'espace de terrain que j'ai exploré sont en quantité considérable. J'ai pu en numéroter 130 sur le plan, mais je les ai trouvés sans les chercher et, le jour où j'aurai à étudier le sous-sol après avoir étudié les édifices, j'en trouverai facilement, dans le même espace, deux ou trois fois plus.

Beaucoup de ces puits appartiennent à l'Ancien Empire; beaucoup à l'époque des premiers Ramessides; quelques-uns ont été, sinon creusés, du moins réutilisés à des époques postérieures. Il serait trop long de parler de chacun de ces 130 puits. Je ne dirai quelques mots que des deux plus importants parmi ceux qui ont été trouvés vierges.

Le puits n^o 52, qui s'ouvre dans l'une des trois niches du mastaba de la reine *Khou-ât* a été ouvert le 1^{er} février 1899 et appartient à la fin de la XVIII^e dynastie. Toute une famille se trouve réunie là, dans un étroit espace où sont empilés onze cercueils.

En somme, le contenu du caveau est pauvre: une vingtaine de vases dont quelques-uns, en calcaire, sont peints à l'imitation de pierres plus précieuses, serpentine, diorite, etc. (E. 33155, 33167, 33168); un chevet de bois (E. 33186); quelques fruits de doum

(E. 33159, 33184); un ou deux étuis à collyre (E. 33183, 33185); un peigne (E. 33178); un poignard (E. 33190), etc. Un coffret placé sur le tout était ouvert (E. 33171). Il avait été probablement dévalisé, lors du dernier enterrement, par les ouvriers occupés à descendre le dernier cercueil. Le plus bel objet trouvé là est un vase en granit gris, d'un beau galbe et d'un fin travail (E. 33189).

Le puits n° 79, ouvert le 8 février 1899, est situé un peu au nord de la pyramide; il renferme huit momies sans grand intérêt. Toujours le même mobilier pauvre: un chevet (E. 33228), un plat de miroir (E. 33230), un étui à collyre (E. 33231), un vase en terre cuite rouge (E. 33232), etc.

En réalité, l'étude des puits, à peine commencée, mérite de plus longs développements, qui viendront en leur temps.

Quant aux objets trouvés au cours des fouilles, ils sont très nombreux (près d'un millier) et généralement intéressants. Ce sont, en effet, la plupart du temps, des objets que les voleurs, qui s'y connaissaient, ont jugés dignes d'être emportés et qu'il ont laissés tomber en route, dans les rues du cimetière. Devant me borner à n'en signaler ici qu'une faible partie, je mentionne spécialement les quelques trouvailles suivantes:

1° Le Raïs de Saqqarah me fit parvenir à Gizeh, le 6 août 1897, cinq petits papyrus que l'on avait trouvés, en déblayant le tombeau n° 1, dans l'espace compris entre la grande salle et la salle à la stèle. Deux de ces papyrus sont des fragments de registres de comptabilité. Les trois autres (dont l'un enregistré sous le numéro d'entrée 32747) sont des lettres adressées à divers personnages par le ptérophore *Maô-Setà*; ils sont complets et portent chacun le nom de l'expéditeur et l'adresse du destinataire. L'écriture est du type de la XIX^e dynastie.

2° Le 24 juin 1898, fut trouvé, dans la salle la plus reculée (angle nord-ouest) du temple funéraire de la reine *Apou-ît*, un cercueil quadrangulaire en bois peint, posé sur le dallage. Entre la tête du cercueil et le mur, se trouvaient empilés un certain nombre de vases et de coupes en terre cuite rouge, mêlés à des petits ossements d'animaux et à des fragments de natte et de bois semblant avoir appartenu à un tabouret. Le couvercle du cercueil avait été cassé sous le poids du sable. A l'intérieur, on trouva,

du côté de la tête, un chevet de bois et deux vases en terre; près de la jambe droite, une pièce de bois taillée en pointe, et près de la jambe gauche, un poignard que je suppose être en électrum.

Sur un des côtés de la lame se trouve la légende d'un roi pasteur, inconnu jusqu'ici, portant le nom *Apepi* et le prénom *Râ-neb-nem* (disque solaire, corbeille, patte antérieure d'animal). De l'autre côté de la lame, une scène de chasse, puis la légende : « le suivant de son maître, *Nhiman* (ligne ondulée, parties sexuelles de la femme *hm*, hibou, ligne ondulée, bouquet de trois fleurs) ». Ce mot *Nhiman* est la transcription égyptienne du nom sémitique du grenadier (hébreu *Rimmoun*, arabe *Roummân*). Le cercueil est au nom d'un nommé 'Abd (signe *aa* « grand », bras, jambe, main, homme accroupi). Ce nom est évidemment l'équivalent du nom arabe 'Abd, 'Abdou, et du nom hébreu 'Ebed, qui signifient « serviteur ». Nous avons donc là deux noms de personnages appartenant à la race des Hyqsos, et ces noms sont sémitiques. Il eût été intéressant, pour les recherches ethnologiques, de trouver le crâne du personnage. Malheureusement, le sable, qui avait écrasé le couvercle et disjoint en partie la caisse, avait brisé et dispersé les ossements, et je n'ai pu retrouver la tête.

3^e Le 11 octobre 1898, furent trouvés un certain nombre d'objets dans la rue *Râ-noufir-sim*, devant les tombeaux nos 2 et 3, à un mètre au-dessus du sol antique : palette de scribe portant une inscription hiéroglyphique (E. 32970); poisson soufflé en verre multicolore, d'un travail très soigné et très curieux (E. 32974); planchette de bois recouverte de stuc, portant de chaque côté un long texte hiéroglyphique (E. 32972). Ce stuc, au contact de l'air, se fendilla et s'émietta à un tel point qu'une partie du texte fut presque réduite en poussière. Le tout a néanmoins été reconstitué au Musée par M. G. Daressy, qui s'est livré dans ce travail à un véritable jeu de patience. J'avais heureusement pu lire au passage et transcrire ensuite de mémoire la première ligne, dans laquelle le cartouche d'un roi *Ameni* m'a rappelé de suite certain papyrus de Saint-Petersbourg signalé par M. Golénischeff et dont la planchette de Saqqarah nous offre peut-être un duplicata. Le fait serait d'autant plus intéressant que les papyrus de Saint-Petersbourg sont d'une publication fort laborieuse et manquent depuis longtemps à la science.

4° Le 7 janvier 1899, au-dessus de la pyramide de la reine *Apou-it* (angle nord-ouest), à 5 mètres du sol antique, fut trouvée une momie assez mal en point, enterrée à même le sable, sans trace de construction quelconque ni de cercueil. Elle était enveloppée dans un épais tapis aux teintes bariolées, rappelant absolument, comme tissu, comme couleurs et comme dessins, les *kilim* de Perse. Le défunt était environné de curieux objets (E. 33079-33095), paraissant être d'origine étrangère, parmi lesquels un superbe escabeau rectangulaire à trois pieds (0^m,695 sur 0^m,28), quelques vases en terre, un étui à collyre en bronze, unealebasse évidée et percée de deux trous ayant servi à y fixer une ficelle pour la porter en bandoulière, un plat de terre rempli d'une compote dans laquelle des fruits entiers sont encore très reconnaissables (E. 33086-33088).

5° Le puits n° 77, déblayé le 7 février 1899, a fourni, en plus d'une dizaine de vases cylindriques en diorite et en albâtre (E. 33203-33208, 33213-33216) trouvés au fond du puits ou autour de l'ouverture, quelques pièces de bronze (E. 33217-33219, 33221-33227) et une sorte de brûle-parfums quadrangulaire de même matière, muni d'une anse (E. 33220). L'intérêt de ces objets consiste surtout en ce qu'ils sont très certainement contemporains de la VI^e dynastie.

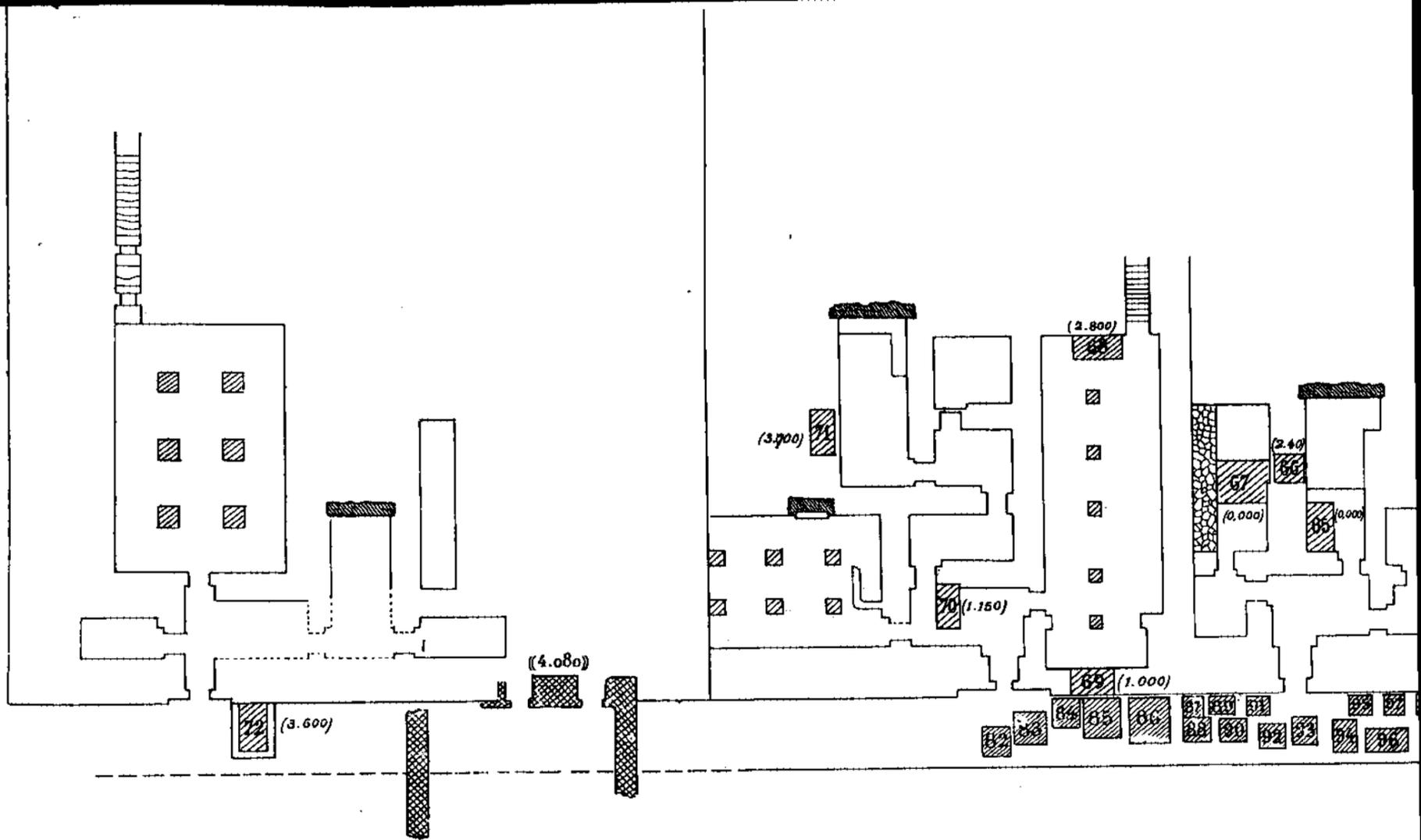
6° Enfin, l'un des plus jolis objets fut trouvé le 12 janvier 1899, à l'ouest de la pyramide de la reine *Apou-it*, entre le puits n° 9 et la paroi de la pyramide, à environ 2 mètres au-dessus du sol antique. C'est une magnifique statue de bois (E. 33255), mesurant environ 0^m,60 de hauteur et représentant un personnage debout, en marche, portant le vêtement à tablier triangulaire (XVIII^e-XIX^e dyn.). Le socle de la statue était posé à plat, bien horizontalement; les pieds y adhéraient encore, dirigés vers le sud. La partie supérieure de la statue était tombée sur le dos, dans les déblais. Le bois est très finement travaillé, mais il est recouvert de plusieurs épaisseurs de fine étoffe et enfin d'une couche de stuc qui permettait de donner plus de finesse encore aux détails, l'étoffe et le stuc épousant très étroitement les moindres contours du bois. C'est là un fort bon spécimen, peut-être unique en son genre, d'une statue de bois *complète*, car il est à supposer que toutes les gran-

des statues de bois étaient, comme celle-ci, recouvertes d'un enduit qui est tombé dans la plupart des statues qui nous sont parvenues. J'imagine facilement que le célèbre *Sheikh-el-beled* était, quand il sortit tout battant neuf des mains du sculpteur, revêtu d'une couche d'étoffe et de stuc minutieusement fouillée et très vraisemblablement décorée de peinture. On ne s'expliquerait pas, sans cela, que les plus belles statues de bois soient généralement formées de pièces et de morceaux fort mal agencés et appariés, sans le moindre souci de l'harmonie dans les teintes, le grain ou la direction des fibres du bois. Notre personnage, nommé *Djaï*, était *Rpá-há*, suivant intime du roi en toutes ses courses, scribe royal et chef de la cavalerie.

Tels sont, en résumé, dans leurs grandes lignes, les résultats des fouilles exécutées dans la nécropole de Memphis, de juillet 1897 à février 1899.

Tout un quartier de la nécropole est sorti de terre, avec ses rues, ses carrefours, ses places publiques. Il y aura là, quand tout sera nettoyé, réparé et rendu accessible, comme un coin de Pompeï à visiter et ce ne sera très certainement pas, pour les touristes, le moindre attrait d'une excursion à Saqqarah.

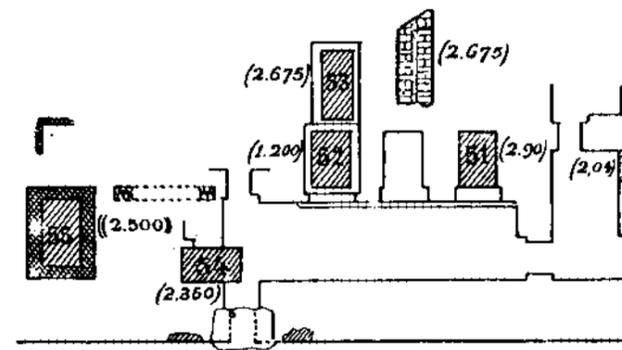
Gizeh, 4 mai 1899.



Légende

-  *Ancien Empire.*
-  *XVIII^e XIX^e dynastie.*
-  *Puits.*
-  *Stèles.*

Cotes entre parenthèses: *Différence de niveau entre le sol de l'Ancien Empire au point le plus haut du puits.*



SERVICE DES ANTIQUITÉS

FOUILLES DANS LA NECROPOLE MEMPHITE

Echelle de $\frac{1}{200}$

